

Harald Weinrich, Linguistique du mensonge
Frédéric Torterat

► **To cite this version:**

Frédéric Torterat. Harald Weinrich, Linguistique du mensonge : trad. de l'allemand par Hélène Lucas, Limoges, Lambert-Lucas, 2014. 2016, pp.454-457. hal-01761085

HAL Id: hal-01761085

<https://hal.umontpellier.fr/hal-01761085>

Submitted on 7 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Harald WEINRICH, *Linguistique du mensonge*

trad. de l'allemand par Hélène Lucas, Limoges, Lambert-Lucas, 2014,
69 pages

Frédéric Torterat



Édition électronique

URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/10948](http://questionsdecommunication.revues.org/10948)
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016
Pagination : 454-457
ISBN : 978-2-8143-0313-3
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Frédéric Torterat, « Harald WEINRICH, *Linguistique du mensonge* », *Questions de communication* [En ligne],
30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 07 avril 2017. URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/10948](http://questionsdecommunication.revues.org/10948)

pensée vološinovienne avec la psychologie du langage de Lev Semionovitch Vygotskij) est idéologique en ce qu'elle est socialement constituée par l'échange verbal intériorisé. En ceci se manifeste le plus clairement la dimension « matérialiste » chez Valentin Nikolaïevitch Vološinov, dans la mesure où les faits langagiers qui font office de « matière première » des configurations idéologiques doivent au préalable prendre forme concrète dans les relations sociales. Or, contrairement à la conception marxiste, qui identifiait des langues distinctes à l'intérieur d'une société à classes, Valentin Nikolaïevitch Vološinov présuppose une même langue partagée par tous les membres des différentes classes au sein d'une même société. Inna Tylkowski cite (p. 55) : « Par conséquent, dans chaque signe idéologique s'entrecroisent des accents d'orientation différente. Le signe devient l'arène de la lutte des classes ». D'où des effets de « réfraction » dans la fonction réflexive du langage de la représentation de la « réalité ». La stratification sociale se répercute, suivant Valentin Nikolaïevitch Vološinov, dans la différenciation d'« accents » ayant affecté la sémantique du signe linguistique. C'est en effet la sémantique (surtout lexicale) qui est pour Valentin Nikolaïevitch Vološinov le niveau d'articulation privilégié de l'analyse idéologique. Toutefois, vu de près ce qu'en a à dire Mikhaïl Bakhtine ne diverge pas substantiellement de la position de Valentin Nikolaïevitch Vološinov. Celui-ci (dans *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 144-145) affirme : « Le polylinguisme [...], c'est le discours d'autrui dans le langage d'autrui, servant à réfracter l'expression des intentions ». « Il sert simultanément à deux locuteurs et exprime deux intentions différentes [...]. Pareil discours contient deux voix, deux sens, deux expressions. En outre, les deux voix sont dialogiquement corrélées, comme si elles se connaissaient l'une l'autre ». Jusqu'au choix des termes techniques (« réfraction », *ibid.*), le parallélisme dans l'exposition des idées saute immédiatement aux yeux, et si Mikhaïl Bakhtine privilégie la notion de « voix » au terme « accent » choisi par Valentin Nikolaïevitch Vološinov, appartenant comme le premier au champ lexical acoustico-vocal, il suffit de faire abstraction de la perspective davantage esthétique adoptée par Mikhaïl Bakhtine pour identifier sans ambiguïté la très forte affinité entre le texte de Mikhaïl Bakhtine et celui attribué dans l'ouvrage recensé à Valentin Nikolaïevitch Vološinov. La paternité de Valentin Nikolaïevitch Vološinov du livre en question n'est certes pas pour autant contestée, mais il sera permis d'avancer des arguments qui plaident en faveur d'une plus forte cohésion des maître-penseurs du Cercle de Bakhtine que ne le veut faire croire l'auteure (et apparemment également Patrick Sériot).

L'indépendance intellectuelle de Valentin Nikolaïevitch Vološinov n'est également pas mise en doute, mais on aurait éventuellement pu envisager des facteurs de synergie dans le monde savant soviétique de l'époque propices à mobiliser des potentiels coévolutifs, même si le groupe se rencontrait occasionnellement et à titre purement informel. Les convergences avec Lev Semionovitch Vygotskij signalées ci-dessus, par exemple, ne sont également pas négligeables, alors qu'il n'est nulle part question de contacts directs. Dans un geste réflexif, nous pourrions ici avancer le rôle que joue un facteur soulevé par l'auteure (p. 15) dans la même lignée de pensée, à savoir l'*intertextualité* (par opposition à l'*intersubjectivité*).

Nous pourrions enfin avancer un autre point de l'histoire des idées en philosophie et théorie du langage qui rapproche Valentin Nikolaïevitch Vološinov de Mikhaïl Bakhtine. Dans sa préface de la version allemande de *MPL (Marxismus und Sprachphilosophie)*, Francfort-sur-le-Main/Berlin/Vienne, Ullstein, 1975, pp. 18-19), Samuel S. Weber soulève l'impulsion à l'œuvre chez Valentin Nikolaïevitch Vološinov – au même titre que chez Mikhaïl Bakhtine – de reformuler la logique conceptuelle de la métaphysique occidentale comme processus sémiotique. Dans ce contexte, Samuel S. Weber soulève à juste titre l'affinité des œuvres des deux auteurs russes avec le déconstructivisme de Jacques Derrida (n'est cité que *De la grammatologie*, Paris, Éd de Minuit, 1967) qui met l'accent, précisément, sur l'ambivalence et le caractère pluridimensionnel de la sémantique du signe linguistique. Si dans l'ouvrage recensé, le nom de Jacques Derrida n'est pas cité une seule fois, il convient de constater en conclusion qu'il demeure tout un archipel conceptuel et théorique inexploré dans la mise en valeur de la pensée de Valentin Nikolaïevitch Vološinov et de son actualité surtout pour le public français. Cependant, en aucun cas il ne convient de diminuer le travail philologiquement précis et minutieux grâce auquel la publication d'Inna Tylkowski a été élaborée.

Frank Jablonka

Curapp, université de Picardie Jules Verne, F-80000,
université de Vienne, Institut de Romanistique, AT-1010
frankjablonka@univie.ac.at

Harald WEINRICH, *Linguistique du mensonge*

trad. de l'allemand par Hélène Lucas, Limoges,
Lambert-Lucas, 2014, 69 pages

Dans les sociétés contemporaines, où la traque à la désinformation est autant l'apanage des médias que des initiatives citoyennes et de la communication des partis politiques, les mécanismes discursifs du

mensonge font l'objet d'une veille partagée. On pourrait presque parler, avec un brin de provocation, d'un réseau éparpillé de guetteurs, parmi lesquels les lanceurs d'alerte constituent les personnages les plus emblématiques. Les alertes sur le double langage et sur les contrevérités n'ont cependant rien d'inédit : en 1964, quelques années après l'effondrement de l'une des propagandes politiques les plus funestes de l'histoire occidentale, l'Académie allemande de langue et de littérature met au concours, à Darmstadt, le sujet suivant : « *La parole peut-elle dissimuler la pensée ?* ». La réponse d'Harald Weinrich, alors âgé de 37 ans et professeur de philologie romane à Kiel, s'intitulera *Linguistik der Lüge (Linguistique du mensonge)* et remportera le premier prix.

Dissertatif tant par sa forme que par la variété des ressources intellectuelles et culturelles dont il se saisit, cet essai porte moins sur la construction de l'opinion que sur ce qui, à travers le détournement et la dissimulation, détaille les représentations d'un usage, celui qui consiste précisément à *mentir*. Rappelons qu'Harald Weinrich, linguiste avant tout européen, a enseigné aux universités de Kiel, Cologne et Munich, avant de se voir confier une chaire à l'École normale de Pise ainsi qu'au Collège de France, respectivement en 1990-1991 et de 1992 à 1998, tout en intervenant entre temps ou par la suite comme professeur invité dans différents pays (pour une brève notice le concernant, voir *Trivium* 15, 2013. En ligne : <http://trivium.revues.org/4680>), et surtout la *laudatio* du Prix Charles Veillon (Konrad Feilchenfeldt, 2013, trad. française de Charlene Kergosien. En ligne : <http://www.fondation-veillon.ch/index.php?article60/laudatio-2013>). L'auteur a la faculté de passer sans difficulté de l'écriture grammaticale à l'écriture essayiste, et *vice versa*. Bien connu de la communauté académique pour sa *Grammaire textuelle du français* (trad. de l'allemand par Gilbert Dalgalian et Daniel Malbert, Paris, Alliance française/Didier-Hatier, 1989), bientôt suivie d'une grammaire textuelle de l'allemand (*Textgrammatik der deutschen Sprache*, Mannheim et al., Dudenverlag, 1993), Harald Weinrich est aussi renommé pour ses réflexions sur le temps (son dernier ouvrage sur cette thématique, *Le Temps compté*, est paru en 2009 [Grenoble, J. Millon]). La version de la *Linguistique du mensonge* qu'Hélène Lucas livre pour la première fois au monde francophone correspond à la sixième édition allemande, parue chez Verlag C.H. Beck (Munich, 2000), par ailleurs accompagnée d'une postface écrite en 1999 par le linguiste. Même si une édition bilingue eût été bienvenue, cette traduction mérite d'être saluée comme telle, car l'occasion de pouvoir consulter les

premiers exercices expositifs de grands auteurs s'avère encore (trop) peu fréquente – on pense aux *Leibniz's New Essays concerning the Human Understanding* de John Dewey (Chicago, S. C. Griggs and Co., 1888), ou encore à l'*Altarmenisches Elementarbuch* d'Antoine Meillet (Heidelberg, C. Winter, 1913). En ce qui concerne Harald Weinrich, il est utile d'indiquer que *La Linguistique du mensonge* a été produite la même année que la parution de l'ouvrage *Tempus. Besprochene und erzählte Welt* (Stuttgart, W. Kohlhammer, 1964) [*Le Temps. Le récit et le commentaire*, trad. de l'allemand par Michèle Lacoste, Paris, Éd. Le Seuil, 1973].

Organisée sur neuf chapitres et occupant 63 pages dans cette édition chez Lambert-Lucas, la *Linguistique du mensonge* soustrait en partie cette « grande question » à la philosophie et à la théologie pour la confronter aux recouvrements du sens (l'« extension »), au contenu de l'expression (l'« intension ») et aux « significations sociales ». Il ne s'agit nullement, pour autant, d'instituer sur ces thématiques une barrière entre « moralistes » et « linguistes » (p. 11) : les renvois à la réflexion augustinienne jalonnent l'essai (ainsi pp. 7, 9, 10-11, 32 et 34), tout comme les références aux autres sciences de l'homme et de la société.

Le chapitre sur « Le mot et le texte » (pp. 12-19) soulève les véritables questionnements qu'entend traiter l'auteur, à savoir, comme le résume Marie-Anne Paveau dans son billet sur l'ouvrage (2013, « Les événements discursifs moraux 4 », *La Pensée du discours*. En ligne : <http://penseedudiscours.hypotheses.org/?p=4777>), que « seuls les usages phrastiques des mots permettent le mensonge, et non les mots en eux-mêmes ». Dans une terminologie à la mode alors en linguistique générale, et qui le restera jusque dans les années 90, les « principes » qu'en retient Harald Weinrich sont les suivants (pp. 13-14) : « Chaque signification » est à la fois « large », « vague », « sociale », « abstraite », dans des proportions qui dépendent, concrètement, de l'« utilisation » qu'on en fait. « Quelle indigence d'information dans le mot *fleur* et quelle richesse de caractéristiques dans chaque fleur particulière ! », écrit l'auteur (p. 14), qui en appelle à l'*Avant-dire au Traité du Verbe* de R. Ghil de Stéphane Mallarmé (Paris, Giraud, 1886) et, « à la suite de Mallarmé », aux *Cahiers* (Paris, Gallimard, 1900-1901) de Paul Valéry, pour conclure en reprenant ce dernier que « le sens d'un mot n'existe que dans chaque emploi particulier » (p. 15). Harald Weinrich en profite pour « poser les grandes lignes d'une *sémantique dialectique* », consistant à « libér[er] le mot de son isolement et le pla[c]er en relation avec son contexte et, par là, dans une situation vivante » (p. 15 : « [und] stellen es in den Zusammenhang seines Kontextes

und mit diesem zusammen in eine Lebenssituation », dans le texte allemand). Ici s'exprime la thèse centrale de l'essai : les significations dépendent des « phrases particulières » (p. 17) dans lesquelles les mots se « déterminent » mutuellement, ce qui fait du sens « le résultat du plus des significations et du moins des déterminations » (p. 19).

La partie « Mot et concept » interroge l'arbitraire du signe linguistique, « source d'erreur » (p. 22), tout comme le sont les « désignations » variées d'un même concept suivant les langues, ce qui amène le linguiste à déduire, tout en reprenant les « principes » précédemment énumérés, une gradualité entre les polarités sémantiques dégagées. Harald Weinrich désigne ce mécanisme sous l'expression d'« échelle mobile » (p. 24 : *gleitende Skala*), « graduée selon les valeurs du large au délimité, du vague au précis, du social à l'individuel et de l'abstrait au concret » (p. 24). D'où cette autre question, en forme d'intitulé du chapitre suivant, de savoir si « les mots peuvent [...] mentir ».

S'il est bien une partie de l'ouvrage susceptible d'intéresser les analystes du discours, c'est bien celle-là : Harald Weinrich y donne « trois témoignages » (p. 27) des circonstances historiques dans lesquelles les mots, suivant les emplois (et surtout les mésemplois !) qui en ont été pratiqués, ont participé du mensonge. On en retiendra notamment l'idéologisation de certains d'entre eux, « dans l'Allemagne d'Hitler », à l'instar des mots contaminés par ce qu'Eugen Rosenstock-Huussy a appelé l'« esprit du temps » (*Zeitgeist*) et les « slogans trompeurs » (dans *Die Sprache des Menschenschlechts*, vol. 2, Heidelberg, L. Schneider, 1964). Et l'auteur d'affirmer que « les slogans n'ont jamais contrôlé la scène avec autant d'impudence qu'au temps d'Hitler » (p. 28). D'aucunes expressions, comme *Lebensraum* (« espace vital »), en sont devenues « corrompu[e]s », tout comme certaines associations lexicales, dont celle combinant les termes *sang* et *sol* : « cela tient-il au petit mot et ? Non, ce petit mot est tout à fait innocent » (p. 29), tranche Harald Weinrich, contrairement à l'« intention nazie » qui en a terni les formules.

Plus anecdotiques, les chapitres sur « les pensées » (pp. 31-33), « contre les iconoclastes » (pp. 34-38), « l'ironie » (pp. 48-53) et « Les poètes manquent beaucoup » (pp. 54-60) reprennent les démonstrations liminaires respectivement sur la *duplex oratio* (*vs cogitatio*) et sur les « pôles de la signification et de l'intention » (p. 35). Celle sur le « Oui et non » (pp. 39-47), de son côté, donne toute sa consistance à

la syntaxe, laquelle y figure comme « la combinaison des significations des mots, de façon qu'ils se délimitent mutuellement et construisent ensemble le sens » (p. 39). À la suite de Hans-Georg Gadamer, qu'Harald Weinrich reprend de manière pour le moins laudative (pp. 42-44), l'auteur précise que seule la dialectique permet tout à la fois de prendre en compte la dimension de l'« énoncé » et sa portée discursive, mais aussi ce qu'on intitulerait aujourd'hui les « prédiscours », à propos desquels Harald Weinrich emploie le terme de « pré-information » (p. 44). De cette combinaison ressort l'éventuelle « perversité » du mensonge (p. 45), lequel « est toujours relatif à un oui ou un non » (*ibid.*). En définitive, « le problème du mensonge ne serait pas une *magna quaestio* si noir et blanc étaient toujours aussi évidemment répartis. Il y a des demi-mensonges et aussi ces altérations de la vérité qui sont peut-être d'autant plus dangereux qu'ils sont plus difficiles à reconnaître » (p. 47).

De manière générale, un des apports majeurs de la *Linguistik der Lüge* réside dans le témoignage qu'elle apporte pour l'épistémologie des sciences, parmi lesquelles Harald Weinrich s'empresse de positionner la linguistique vis-à-vis des « autres sciences de l'esprit » (p. 20). L'un des autres intérêts de l'ouvrage est d'avertir sur l'existence d'apports mésestimés sur la question traitée, tel l'article de Friedrich Kainz (« Lügenerscheinungen im Sprachleben », in : Otto Lipmann et Paul Plaut (éds), *Die Lüge in psychologischer, philosophischer, juristischer, pädagogischer, historischer, soziologischer, sprach- und literaturwissenschaftlicher und entwicklungsgeschichtlicher Betrachtung*, Leipzig, J. A. Barth, 1927, pp. 212-243), auquel Harald Weinrich renvoie à la suite des travaux de Ludwig Wittgenstein (p. 9). Friedrich Kainz est celui qui, en toute vraisemblance le premier, a forgé l'expression de *Sprachverführung* (« subornation linguistique »), laquelle met un mot sur l'influence du langage que nous tenons sur notre propre pensée. On pourrait appliquer sans difficulté ces traits à la *novlangue* (*Neusprech*) d'aujourd'hui, où la part de désinformation et de manipulation sont rarement loin du mensonge (voir Alice Krieg-Planque, « La "novlangue" : une langue imaginaire au service de la critique du "discours autre" », in : Sonia Branca-Rosoff et al., *L'Hétérogène à l'œuvre dans la langue et les discours*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012, pp. 69-83).

Harald Weinrich insiste surtout sur le fait que « les mots font ainsi partie des phrases, des textes et des situations » (p. 15 : « *Wörter gehören also in Sätze, Texte und Situationen* »), dans une « détermination » qu'a retenue la linguistique germanique jusque dans le

domaine de l'analyse du discours (voir sur ce point Nikolaus Lehner, « Vom Lügen der Dinge. Semiotik dinglicher Täuschung », *Trajecitoires* 9, 2015. En ligne : <http://trajecitoires.revues.org/1629>). En revanche, on ne se méprendra pas sur les quelques échappées d'Harald Weinrich sur le rapport à la langue, entre autres quand il rappelle que c'est la langue française qu'emploie William Shakespeare dans *Henri V* (V, 2), et que fustige l'Aurélie du *Wilhelm Meister* de Johann Wolfgang von Goethe, dès lors qu'il s'agit de mensonge : aucunement idéologiques, ces clins d'œil émanent d'un linguiste qui affectionne tout particulièrement le français, et qui n'hésite pas à rendre avec bienveillance la monnaie de sa pièce à la langue d'un Charles Nodier qui fut si injustement ironique vis-à-vis d'Adelbert von Chamisso. On lira avec un égal intérêt la « postface » (pp. 61-66), véritable morceau d'anthologie, l'un des rares écrits relatant à quel point l'essai est aussi, précisément, une tentative, en l'occurrence ici de « défendre la jeune linguistique du texte » (p. 62). Harald Weinrich admet avoir « tout à fait congédié [depuis] le concept de phrase, fixé sur l'alternative *oui / non*, pour sa désespérante lourdeur » (p. 63), et s'en veut même de ne pas avoir eu l'« audace » de s'y être employé dès 1964. Depuis en effet, à propos de la dissimulation en particulier, la question de « l'oubli mensonger », notamment celui des témoins de la Shoah, s'est révélée tout aussi cruciale. On notera en passant que l'auteur y est revenu dans un essai consacré à cette question (*Lethe. Kunst und Kritik des Vergessens*, München, C. H. Beck, 1997 [Léthé, Art et critique de l'oubli, trad. de l'allemand par Diane Meur, Paris, Fayard, 1999]). À tous ces égards, la *Linguistique du mensonge* mérite indéniablement le détour.

Frédéric Torterat

Lirdef, université Paul-Valéry Montpellier 3, F-34199
frederic.torterat@umontpellier.fr

Médias, information

Stefanie AVERBECK-LIETZ, *Soziologie der Kommunikation. Die Mediatisierung der Gesellschaft und die Theoriebildung der Klassiker*
 Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2015, 284 pages

La citation de Thomas Luckmann constitue une excellente entrée en matière du propos de cet ouvrage : « Que nous abordions la notion de communication au sens large ou étroit du terme, elle n'en reste pas moins sociale » (p. 1). À l'aide des textes de référence allemands en sociologie, Stefanie Averbek-Lietz entend définir les « modes de pensée » (en allemand : *Denkmotive*, p. 7) de la

sociologie de la communication. Elle traite la notion de communication au sens large du terme et ne la limite pas à la communication publique, comme ce fut longtemps le cas en Allemagne. D'abord, ce n'est qu'avec les changements intervenus dans les processus de communication *via* la numérisation que cette discipline a commencé à s'ouvrir. Dans le livre, d'autres modes de communication humaine sont également présentés, tels que par exemple de simples conversations entre personnes. Y sont étudiés et mis en parallèle les raisonnements fondés sur la théorie de l'action de Max Weber, Ferdinand Tönnies, Ernest Manheim, Jürgen Habermas ou encore Thomas Luckmann. Le livre a pour objectif de présenter les origines et piliers théorétiques du concept de médiatisation issus des textes classiques et d'en débattre. La « médiatisation » est définie en référence à Friedrich Krotz et Knut Lundby comme « l'interaction et l'influence réciproque du changement sociétal et médiatique par la communication (techniquement) médiatisée » (p. 232).

Dans les sciences de la communication germanophones, la « médiatisation » est une notion dont l'utilisation fait l'objet de controverses. D'ailleurs, la notion en elle-même est vivement débattue. Si, par exemple, Stefanie Averbek-Lietz, Gerd Vowe (« Mediatisierung der Politik? Ein theoretischer Ansatz auf dem Prüfstand », *Publizistik* 51, pp. 437-455, 2006), Andreas Hepp et Friedrich Krotz (*Mediatized Worlds: Culture and society in a media age*, Londres, Palgrave Macmillan, 2014) parlent de « médiatisation » dans leurs écrits allemands, Patrick Donges (*Medialisierung politischer Organisationen. Parteien in der Mediengesellschaft*, Wiesbaden, vs, 2008), Carsten Reinemann (« Medialisierung ohne Ende? Zum Stand der Debatte um Medieneinflüsse auf die Politik », *Zeitschrift für Politik* 3, pp. 278-293, 2010) et Michael Meyen (« Aufmerksamkeit, Aufmerksamkeit, Aufmerksamkeit. Eine qualitative Inhaltsanalyse zur Handlungslogik der Massenmedien », *Publizistik* 60, pp. 21-39, 2015) privilégient quant à eux le terme de « médialisation ». Généralement, le terme « médialisation » désigne les processus d'adaptation de différents sous-systèmes sociétaux (par exemple dans les domaines de la politique, du sport, et des sciences) aux changements de la logique des médias de masse. La « médiatisation » ne se limite quant à elle pas à la communication publique. Ses effets supposés sont beaucoup plus divers et incluent toutes les formes de changement social accompagnant la communication sociétale. Stefanie Averbek-Lietz délivre des indices de cette conception de « médiatisation » dans les textes classiques. Comme l'indique le titre, il n'est pas uniquement question de la médiatisation mais